

JULIAN FARADE

hors milieuX

Esthétique de la violence

EXPOSITION

10 Octobre — 23 Novembre 2024

De son travail, Julian Farade dit souvent qu'il porte sur le combat, les difficultés d'exister et de s'affirmer. Depuis que j'ai rencontré et aimé ses œuvres, je reste frappé par la place qu'y occupe la violence – des oiseaux sans ailes qui s'affrontent brutalement, réalisés ces dernières années, à la série aujourd'hui présentée.

Cette violence est à la fois la violence ordinaire, violence des luttes qui doivent être quotidiennement menées pour ne pas être écrasé. Violence des émotions, volontés et désirs qui en rencontrent d'autres et s'entrechoquent. Violence des systèmes de domination qui entravent et mutilent, affectent les vies des minoritaires, celles et ceux qui sont en situation de moindre pouvoir. Violence du monde qui résonne chez Julian Farade et échoue dans ses pièces. Lui-même peut associer la réalisation de certaines d'entre elles à la marche (chaotique et désespérante) du monde : celle-ci a été peinte dans telle situation nationale, au milieu d'angoisses et de peurs, celle-là a été accomplie au fil de tel contexte géopolitique, dans l'impuissance face aux massacres et aux pulsions génocidaires. "Comme je n'ai pas de pouvoir, comme il m'est impossible de faire quelque chose, je fais des tableaux", m'a dit une fois Julian Farade. Les signes picturaux se lisent comme des traces, celles d'un oiseau dans une cage qui tente de sortir.

Toutefois, l'enjeu n'est pas de représenter ni de figurer la violence (ni même de se lamenter). Mais, plutôt, de tordre cette violence pour en faire autre chose, comme un mécanisme de réfraction. Julian Farade ne peint pas le monde, mais avec le monde. À ses côtés dans son atelier, j'ai eu le sentiment que le combat pour lui est un combat très concret, matériel et quotidien.

Les toiles semblent former en permanence des zones de conflit, des champs de bataille : ici, décrit-il, tel mouvement, telle envolée est "cassée" par une ligne transformatrice ; là, ajoute-il, se trouve une forme de telle couleur, qu'il "casse", à nouveau, au moyen d'une forme d'une autre couleur, il les "oppose", essayant

d'en faire surgir une vérité multiple, désireux qu'il n'y en "ait pas une qui décide davantage que l'autre", mais cherchant au contraire à "laisser de la place à tout le monde". Utilisant, pour plusieurs tableaux, des toiles de velours, il se joue de la forte résistance du tissu, lequel refuse d'absorber la peinture et la rejette, voire "la renvoie à la gueule" du peintre : "aller contre cette réaction, c'est ce qui m'intéresse".

Le bras de fer est aussi celui des signes entre eux, qui se répondent et s'affrontent, à l'intérieur des toiles, d'une toile à l'autre – telle une échelle qui, retournée, devient une barrière empêchant un animal de passer. C'est ainsi que la bagarre est formelle et matérielle, la toile devenant un *constat* – comme dans la performance – du combat. Un constat non sans ambiguïtés, ce dont témoigne le crocodile, animal dangereux et sympathique, une peluche aux épingles menaçantes, mais tordu et entravé. Ou ces supposés refuges, tipis de bois sans tissus, censés protéger mais de quoi et comment ? D'où, probablement, l'inconfort dont on ne peut se départir, balancé entre l'équilibre et l'harmonie esthétique, et la perception, par les signes de l'affrontement, de la puissance de la contrainte.

Antoine Idier